

LA TÊTE CARREE

JEAN-CLAUDE GOIRI

Contact :

Éditions Tarmac - <https://www.tarmaceditions.com/>

Mis en ligne par

RALM

<https://www.ral-m.com/revue/>

© 2022 jean-claude goiri

J'écris pour que mon corps prenne moins de place.

Les lèvres à peine trempées par le café chaud, il se sent instantanément enraciné dans l'instant présent. Cela ne le renvoie à rien d'autre qu'à la pause qu'il s'accorde dans un monde de vitesse sur cette étendue déserte.

Ces moments d'inertie, il s'y réfugie souvent, car il n'est jamais en vitesse de croisière mais toujours dans l'accélération de la houle.

Je ne me promène jamais aussi bien que quand je suis bien enfermé, ou plutôt que quand on m'enferme de force, je veux dire que la racine carrée de la volonté de m'enfermer dans les carrures des autres me sert de base pour calculer le rayon de l'ampleur que je vais prendre multiplié par la longueur qui relie les deux pôles de cette terre et il faut voir alors comment ça valse à chaque respiration de moi, comment ça me prend les tripes d'être aussi libre quand les autres m'enferment dans leur enfermement, et quand ils ont tracé la ligne sur laquelle je dois marcher, je peux vous dire que j'y danse, sans dépasser la ligne, j'y déploie toutes mes largesses, toutes mes façons de marcher, toutes mes façons de danser, car il y a mille façons de danser et de marcher, et surtout sur la ligne étroite que vous tracent tous ceux qui ne savent pas danser et qui veulent vous apprendre comment ça marche les choses alors que personne ne le sait

**

face au large, tenir, bouche bée, le vent se gouffre, du coup, a du mal à dire, du coup dit
n'importe, ça cloche dans la boîte à têtes, le corps andouille tant qu'il peut pour être en
accord, mais du moment que ça housse avec les autres, ma foi, peut vibrer
entre ses deux oreilles

on peut toujours se prendre tout un peuple dans la face ou s'engouffrer dedans sans n'y rien comprendre et là c'est quand on veut sortir qu'on veut comprendre quelque chose au moins comment sortir entier ou comment sortir un bras, rien qu'un bras pour voir pour toucher un peu ce qu'il y a autour, on ne sait jamais si quelqu'un passe par là il vous aidera un peu et puis après on peut faire connaissance peut-être parler au moins de ce qui vient d'arriver de la douleur au bras ou du soulagement de l'après-douleur ou de cette rencontre qu'on voudrait honorer parce qu'on vous a sorti de quelque chose d'autre que la vie ce qui n'est pas rien et si c'est vous qui passez par là que ce soit un bras ou une jambe avant de tirer vous pouvez toujours crier JE SUIS LA comme ça l'autre sait qu'il n'en a plus pour longtemps, il sait qu'on va tirer ce qui dépasse, sa jambe ou son bras et qu'il va sortir de quelque chose qu'il pourra voir du dehors, de quelque chose d'autre que la vie ou la mort, et entre lui et vous il passera un courant d'air un léger mouvement l'air de rien qui changera peut-être quelque chose quand il n'y aura personne autour de vous ou dedans ou à côté de la nuit

il faut faire mourir une chose en soi pour en faire naître une autre, non pas la tuer, comprenez bien, ce n'est pas du tout pareil, ne pas la tuer, mais tout faire pour la faire mourir en soi, il faut lui préparer un cercueil avec tout ce qui pourrait naître grâce à elle, elle comprendra, mais ne jamais faire appel à l'oubli, avec un gros effort de mémoire, l'oubli la tuera, alors il faudra cajoler votre mémoire, la remplir de choses neuves, bien langées, prêtes à ne pas faire naître l'oubli, il faut parfois faire un gros effort de mémoire pour faire mourir une chose et en faire naître une autre sans la tuer et cela ne va pas de soi

**

quand je sors, c'est toujours par la tête, même quand je suis dehors, je sors par la tête et je rentre partout, sans frapper, je ne frappe jamais, je laisse ça à ceux qui ont des poings, moi, je n'ai que des mains pour me tenir la tête et sortir et rentrer partout, pas besoin de portes ni de fenêtres ça fait des courants d'air, et les courants d'air, ça froisse tout, ça décolle tout, alors mieux vaut sortir par la tête pour aller partout

il y a toujours quelqu'un derrière un mur, car il est bien connu que les murs ont des oreilles
enfin c'est ce qu'on croit parce que parfois il n'y a personne, mais il suffit de parler de ce qui
s'est passé avant qu'il n'y ait personne pour que quelque chose sorte
quelque chose avec des membres prêt à vivre ou à mourir,
mais qui ne veut surtout pas parler de ça parce que les membres, ça ne sert plus à rien dans ces
moments-là enfin c'est ce qu'on dit
on chante mal le vide
quand on confond le vide avec le rien
et je me demande encore s'il y a vraiment quelque chose à confondre entre moi et moi ou si
tout ça n'est pas aussi différent que personne et personne.

**

Les yeux cernés, cernant le corps pris au piège d'un monde exténuant, exténué pris dans un monde piégé

Tout dehors, tout est dehors, tout cracher dehors, hors la langue aussi, cette planche à repasser les mots, à les blanchir, dans le palais pour rien ils errent les mots blanchis repassés pour rien, la preuve, personne ne lit plus les mots cernant le corps piégé, alors ne restent que les glaires alors, cracher les glaires d'un monde trop dehors

Tout dehors dedans, alors les mots vous rongent la carcasse déjà cadavre pourrissant, un monde prêt à la décomposition, tout dedans dehors

Éparpillé pillé

certains ne naissent qu'une fois, comme ça, d'un coup, et vont d'une traite jusqu'à la mort sans ne rien changer à leur vie, comme ça, tout égotants, tout plaintifs, toujours gueulant qu'il n'y a rien d'autre à faire que de ne rien faire à moins d'en passer par une bonne guerre, comme ça, d'un coup, tous ceux qui ne sont nés qu'une fois vont toujours en guerre pour ne rien changer à leur vie, tout haineux, tout vieux, toujours nés d'hier, comme si de rien n'était, ils poussent leurs cris comme au premier jour dans l'inconscience de n'être né qu'une fois

**

J'ai raté la marche, et pourtant je l'avais bien vue... à vrai dire, je l'ai regardée tellement fort qu'elle m'a aveuglé et elle m'est sortie des yeux pour aller je ne sais où, pour aller dans cet arrière-pays où les mots se forment, elle n'est devenue qu'un mot et c'est pour ça que l'ai ratée, j'ai dû la rater pour mieux la concevoir, elle a pris toute sa valeur de marche, comme un taiseux mort qui vous parle enfin, qui vous signale toute une vie passée à se taire, une vie les lèvres cousues qui n'en porte pas moins tout un tas de mots qu'il vous incombe de dire à la place du taiseux qui parle enfin à travers vous parce qu'il a raté l'occasion de parler avant, parce que, parfois, quand on a trop de mots derrière la tête, ça vous travaille tellement qu'ils ne sortent pas, surtout quand on est bien vivant, et c'est dans ce cas-là qu'on peut rater une marche, quand tout ce qui ne bouge plus se met à danser et à parler dans l'arrière pays simplement parce qu'on cherche à faire sortir le bruit des choses

il faut faire mourir une chose en soi pour en faire naître une autre, non pas la tuer, comprenez bien, ce n'est pas du tout pareil, ne pas la tuer, mais tout faire pour la faire mourir en soi, il faut lui préparer un cercueil avec tout ce qui pourrait naître grâce à elle, elle comprendra, mais ne jamais faire appel à l'oubli, avec un gros effort de mémoire, l'oubli la tuera, alors il faudra cajoler votre mémoire, la remplir de choses neuves, bien langées, prêtes à ne pas faire naître l'oubli, il faut parfois faire un gros effort de mémoire pour faire mourir une chose et en faire naître une autre sans la tuer et cela ne va pas de soi

**

Le travail tient dans la longueur des nerfs. Offerts à toute dent, les nerfs. Alors tout le monde y va de son coup de croc tant que ça travaille. Faut se servir tant qu'on peut. Tant que ça peut tenir la longueur. Et puis ça se ratatine, ça ratatine, ça se réduit à si peu que le nerf qui reste vous claque aux yeux comme un vulgaire élastique, et puis plus rien. Plus rien à Faire. Rien. Alors, tous les rongeurs s'en vont rogner le nerf d'un autre encore inerte.

Ne pas savoir ce qu'on cherche. Parce qu'on ne veut pas savoir. Mais chercher quand même, encore plus que ceux qui savent. Une certaine dose non quantifiable d'acharnement est alors nécessaire pour continuer à chercher dans ces conditions. Surtout qu'on ne veut pas savoir.

Parce qu'on vous pousse à vouloir savoir. Alors quand on veut pas, on cherche seul.

L'exaltation de la trouvaille n'est pas dans ce qu'on voudrait trouver mais dans la recherche elle-même, tout le temps, les doigts dans les tripes, ça fouille, et arrive la chose, la surprise, la récompense, l'os à ronger. L'extase de déterrer ce qu'on ne savait pas.

Tous les mots ne passent pas par la langue.

Certains, primitifs, sont agglomérés derrière le cerveau.

Et à force de les oublier, ils surgissent au détour d'une idée, avec des revendications qu'on ne peut plus assumer.

savoir où l'on va, ça sert peu, mieux vaut savoir où l'on marche, autant savoir où l'on met le pied, faut comprendre que ce sont les rêves qui nous guident, enfin pas tout le monde, mais au moins pour ceux qui veulent vivre, je veux dire pour ceux qui veulent vibrer à chaque instant, pour eux, ce sont les rêves qui comptent, et chaque pas compté les mène à ce rêve, peu importe de savoir où ils vont en vrai, pourvu qu'ils fassent un pas vers leur rêve, enfin vers ce qui ressemble le plus à leur rêve puisqu'ils ne savent pas où ils vont, quelque chose d'immatériel qui vous tire la tête et les bras, il faut comprendre qu'on peut tout à fait réaliser ses rêves, il suffit de n'y penser que la nuit et le jour juste de jeter un œil sur les branches où les lucioles se sont posées la nuit pour y poser son pas ou au moins sa langue, le tout, c'est de ne pas se compliquer le pas, il faut faire un pas simple, comme quand on écrit, lettre par lettre, vers le rêve d'un texte, on avance comme on peut, avec ce qui reste de lumière, et puis le pas se fait, certes souvent sur un autre pas, faut pas se leurrer, mais chaque trace est unique, et ce pas sur un autre pas agrandira l'ancien pas vers quelque chose de totalement nouveau, sinon, autant ne pas faire de pas et rester allongé, comme ça, pour rien, juste pour avoir un avenir qui plaise à tout le monde sauf à celui qui croit qu'il ne faut pas rêver

**

les monstres tapis sous les lits des enfants sont nourris par les adultes qui pensent qu'un mot est léger comme l'air et pensent qu'ils traversent le corps ou plutôt ils pensent que le corps les traverse alors qu'il les engrange à s'en faire une lexicophagie qu'il traîne toute une vie jusqu'à ne plus pouvoir respirer autre chose que l'air de ces mots qui ont nourri les monstres tapis sous son lit d'enfant sur lequel il dort même à l'âge adulte ou plus précisément sur lequel il ne dort pas, figé, muet, à fixer le plafond toute une nuit, toute une nuit à supporter la légèreté supposée de ces mots traînés toute une vie, toute une nuit, figé, muet, à se dire qu'un mot se mesure au poids du silence qu'il provoque

Si l'on veut prendre la mer, il faut avoir le désir de l'horizon. L'horizon. Cette limite qui n'en est pas une. Qui s'éloigne quand on l'approche.

Afin de m'y retrouver, je tiens une carte topographique bien précise : tous les trois miles, je matérialise ma ligne de fuite, je calcule ma latitude, et je marque le lieu exact où je me trouve par un rond noir. Cette carte ressemble beaucoup à une page de portées musicales, et, comme je connais la musique, il m'arrive de chanter ma topographie.

Il y a des siècles que je navigue comme ça. J'ai dû amarrer un second bateau au mien pour y entasser les cartes. Et je les oublie. Il y a bien quelques airs qui reviennent avec récurrence, car, à force de tourner, je suis souvent passé par les mêmes endroits.

Il y a longtemps que je mange toujours la même chose et que je bois de l'eau salée. Mais tout cela importe peu : l'essentiel, c'est l'horizon.

Et un jour, ma ligne de fuite a été coupée par un autre bateau. Je l'ai représenté sur ma carte. Il ressemblait fort à un bémol. Des heures durant j'ai dû le représenter, jusqu'à ce qu'il s'approche enfin. Nous avons manœuvré pour stopper nos navires.

Les bateaux une fois côte à côte et stabilisés, une carte à la main, le marin s'est mis à dire des propos dans un ton interrogatif. J'ai fait signe que je ne comprenais pas. Il m'a tendu sa carte. Très belle, pleine de couleurs et de formes différentes. Mais je ne comprenais pas son sens. Alors, j'ai pris ma carte en main et je l'ai chantée. Puis je lui ai donné. En la lisant, il a haussé les épaules en signe d'incompréhension. Nous ne parlions pas le même langage. Gardant chacun la carte de l'autre, nous sommes repartis après quelques nouvelles tentatives.

Je ne m'étais jamais senti seul avant de le rencontrer. Mais, depuis son départ, je me sens différent, je me sens un autre. Ce qui est troublant, c'est que je ne sais pas s'il s'agit d'une autre présence ou d'une absence nouvelle.

Depuis ce jour, j'ai envie de dessiner autre chose que des lignes et des ronds.

Je décore mes topographies avec des bémols. Finalement, la solitude, c'est la conscience de l'autre. Et l'avenir, c'est le désir de l'autre

**

Suspendu à tes lèvres, j'attends. J'attends que tu cesses de parler pour pouvoir réfléchir à tout ce que tu me dis. Rien qu'une seconde de silence ce serait bien pour y comprendre quelque chose. Tu embrouilles tout à force de paroles. Le cerveau d'un Homme doit être au moins aussi large que l'univers pour contenir pendant toute une vie toutes ces voix en continue sans cesse avec tout ce qu'elles transportent en souvenirs en idées en fantômes et tout ça. Je ne comprends même plus quand tu dis « c'est moi ». Je ne comprends pas non plus à qui tu t'adresses quand tu dis une chose pareille. Ce n'est pas rien de dire c'est moi. Ce n'est pas rien non plus de ne pas le dire. Il faut bien de temps en temps affirmer qu'on possède son intégrité. Il suffit de prendre son index, de le mettre sur son nez, et de dire c'est moi. Tu parles encore tout le temps, ça recommence, je n'arrive plus à penser sans tes mots. Quand tu parles de moi parfois j'ai l'impression d'être un trompe-l'œil. Tout ce que tu dis sur moi n'est pas vrai... et pourtant... il m'arrive de penser que c'est moi qui me trompe sur tout... tout ce qui m'arrive est tronqué par les mots ou au contraire amplifié... je ne sais plus... ce qui est sûr c'est que tout ça ne se taira jamais et que tu en es responsable... tu me rapporte tout... enfin... tout ce qui t'arrange... tout ce qui me dérange... quand tu viens comme ça en me parlant du monde entier d'un seul coup... quand tu racontes tout ce qui se passe partout depuis toujours aujourd'hui maintenant et demain aussi... tiens !... ce que je vais faire c'est t'écrire... t'écrire tout ce que tu racontes pour que tu vois un peu ce que ça donne... mais si tu parles tout le temps, je ne pourrai plus dormir ni manger ni marcher ni rien faire d'autre que d'écrire... je pourrai alors pointer l'index sur le papier et dire tranquillement c'est moi... et même pointer un autre que moi et dire c'est moi j'aurai raison aussi puisque ça parle aussi dans sa tête... moi, c'est tout un tas de mots habillés de nuit qu'on entend et qu'on répète depuis toujours, depuis le premier mot voire le premier cri... mais pourquoi en revenir toujours à moi ?!... tu pourrais me dicter des choses qui parle de tout sauf de ça... sauf de moi et de cette parole infinie... quand je serai assis, je t'écrirai quand même pour voir si ça sert à quelque chose... et quand je serai debout, j'enfoncerai mes écouteurs jusqu'aux tympans, je mettrai la musique au plus fort, et j'irai courir pour entendre comment ça marche le silence...

**

ne jamais dire que tout est fini car c'est aussi faux que tout le reste, que tout ce qu'on fait, que tout ce qu'on dit, tout est clairement faux et rien n'a jamais vraiment commencé, on est toujours au milieu, en plein milieu de l'ignorance, de la grande ignorance, de celle qui n'a jamais commencé et qui ne finira jamais, celle qui vous fait passer devant un Homme à terre sans le voir parce qu'on ne l'a pas vu commencer, on ne l'a pas vu finir, on passe devant, c'est tout, parce qu'on est au milieu du regard, du regard qui est aussi faux que tout le reste, qui n'a jamais commencé, qui ne finira jamais parce que notre ignorance nous dit que cet Homme à terre est fini, alors on passe, en plein milieu, en s'occupant de tout le reste, de tout ce qui est vrai, de notre corps qui passe, de ce qu'on va bouffer, de la vérité à porter pour soi, de tout ce qu'il reste à faire pour continuer à passer les mains dans les poches, en plein milieu de cette foule de passants

**

Partout dans le monde... la rivière coulant de beaux jours et débordant de son lit pour caresser la racine des arbres et les nourrir un peu... en sachant très bien qu'un beau jour une partie d'elle se trimballera jusqu'à la plus haute feuille...

Déjà, ce matin, ce qui berce, la respiration de mes doigts, les craquelures de l'asphalte de mon clavier, tenant ferme, la route, le vent, et toute la chevelure d'un monde aux poumons bien remplis, ce qui berce, l'œil rabattu sur toutes les serrures du temps, la pluie, le soleil, pour un temps répandus partout, et partout la sagesse, ce qui berce, le fou, le feu, les coutures de ta bouche.

Et cette page blanche comme un plateau enneigé tout au sommet de tes montagnes où je découvre ton nouveau monde, où je suis le premier à marcher, à tracer un pas derrière l'autre, le souffle coupé par l'excès de tes mains, de tes voix, de ton cheveu, de tout ce qui perce.

Tout ce qui tombe n'est pas chute, ainsi mes paupières affaissées relevant le défi de raccorder toutes ces choses découpées le jour, et ce souffle verticale ensommeillant mon corps allongé et ce silence que je respire le corps plaqué au tien, ainsi tes ambitions écroulées sur le matelas érigent la volonté de rallier l'humble camp où ne se trouvent que tous les sois du monde, tout ce qui tombe n'est pas chute, ainsi tes habits à terre effondrés magnifient toutes les femmes que tu rassembles en toi, ainsi à peine le temps de toutes les compter que tu pleux sur moi comme de la bruine fraîche, alors le temps de m'adosser au temps, je tombe sur ton absence juste en ouvrant un œil, je le referme aussitôt pour te voir un peu plus, juste pour mieux voir comment ça marche les tours quand c'est toi qui les tombes, tout ce qui tombe n'est pas chute.

Quand j'étais grand comme l'enfance, je voulais être bandit afin de trafiquer des stratégies pour découvrir les trésors de chacun et les offrir à tout le monde, être bandit qui contourne les frontières à cheval par fleuves et montagnes, bandit pour savoir bien m'échapper de prison, pour apprendre à scier moi-même ces barreaux qu'on mettait à mes fenêtres, fenêtres par lesquelles j'ai vu un jour plein de mots libres comme des petits bandits. Depuis que je suis aussi large que la nuit, j'en rêve toujours, et le jour, je trace mes plans pour éclairer mes chemins de traverse

Un jour, je suis complètement sorti de chez moi. Je n'ai rien laissé derrière. Tout habillé d'outils et d'avenirs, je marchais sans compter mes pas, le corps à découvert, à portée de tout regard. Je traversais la route sans arrêt, d'un trottoir à l'autre, bien décidé à me rendre partout. Et, malgré la grande absence de soleil, je remarquais que je traînais devant moi mon ombre. Aussi concrète que mon corps, elle me précédait sans concession, aussi large que j'étais chargé.

Quand une femme s'arrêta sur cette ombre. Je stoppais aussi, je lui fis face, abasourdi. Elle me proposa de découdre mon ombre en attendant le soleil, ce qu'elle fit, là, sans tarder, sur le trottoir. J'en profitais pour lui découdre les lèvres. Elle en profita pour me dire que ce n'était pas la peine de tout se trimballer quand on sort de chez soi. Mon ombre sur les bras, elle m'accompagna jusqu'à chez moi. Une fois complètement rentrés, nous déposâmes l'ombre sur le lit. Et nous en profitâmes pour découdre les draps.

Depuis ce jour, je ne sors plus jamais complètement de chez nous

...le vent était tellement humain ce matin qu'il m'a ramené une maison toute entière avec plein de gens dedans et tout ça... ils m'ont dit que chez eux, le vent était tout pareil qu'ici... ils m'ont dit que certains en venaient à faire des fondations... « En venir à des extrémités pareilles, c'est quand même un monde ! » m'ont-ils dit... il faut un temps insensé pour que les fondations prennent forme et sèchent... eux, les gens que j'ai pris en plein corps, ne comptaient pas un seul ancêtre qui ait eu le temps de former les fondations avant le premier coup de vent... depuis des générations leurs maisons se trimballent d'un coin à l'autre du monde... il leur faudrait un temps calme, sans un souffle, pour que leur maisonnée ne décolle plus... il faudrait juste le temps que le vent inhumain prenne toute son ampleur... un vent simple, naturel, sans fondations, juste le souffle de la terre, celui qui ne cible pas, celui qui enrobe sans déflagration... juste un temps inhumain pour habiller les Hommes d'un vent de paix...

...par ici et maintenant, le monde est tellement grand que je ne peux que le survoler... je le survole à rase motte en me cognant à chaque objet... et j'avale tout bien sûr... mais je ne peux digérer trop étiré que je suis... vivement la station debout et sa marche apaisante... je pourrai laisser les traces de mes pas si chargés sur le sable ou la neige... et peut-être inventer le feu pour réchauffer mon ventre et mes ailes froissées...

Prends la forme qu'il faut pour aller partout, juste partout, à chaque endroit qui grince, qui frotte comme il ne faut pas, juste dans la non zone, dans le palais du naître, juste où ta langue va claquer pour dire le mot juste, juste où il ne faut pas mettre un pied devant l'autre, où les vers ne sont libres que de se taire, à l'endroit exact d'où le giclé se reforme, d'où le fusé repart pour de nouvelles aventures, juste là où ça craque quand ta chaise s'alourdit, prends juste la forme qu'il faut pour aller partout, juste cet endroit où les couleurs remplacent toute autre forme de vie, cette vie dont tu rassembles les éclats, juste un moment pour voir ce que ça donne dans le blanc, et pour voir aussi comment ça marche le blanc, et pour ça tu prends juste la forme et le temps qu'il faut pour aller nulle part, et ton œil qui cherche à poser son regard, ce regard qui devient multiple, comme ces herbes folles qui poussent parmi celles qui ne le sont pas, prends juste le temps d'aller beaucoup partout.

Cette pomme que je pèlerai juste avant le flétrir, je n'en mangerai que la peau, la chair sera pour toi, tu n'auras que le tendre pour affûter tes dents, et les doigts dans le tendre tu la feras tourner toute cette chair tendue vers moi, tu la feras tourner dans ton palais juste avant le flétrir, tu iras de cratère en cratère jusqu'à l'ultime fêlure, avant que d'atteindre le nid des pépins tout bordé de sucs que tes lèvres caressent, juste avant la sécheresse ta bouche se tendra, toute cette chair avançant vers la mienne, et pour assouvir ma soif je n'aurai que tes lèvres.

Je suis parti mille fois rien que pour mieux revenir avec des mains pleines les valises et le sourire aux dents, et je déballe à nouveau tous ces trésors cueillis dans ce pays si long qu'on ne traverse qu'allongé, mais je ne ramène ni outil ni matériau pour construire toute une terre rien que pour toi et moi, je n'en ramène que des mots pour habiller mes doigts, pour qu'ils habillent à leur tour ton corps si nu et si frêle, je n'en ramène que des sons pour dégraffer ta vie, pour qu'elle aspire la mienne, je n'en ramène qu'un fil pour te coudre les yeux, pour que tu partes avec moi rien que pour mieux revenir, nous reviendrons mille fois rien que pour mieux partir dans ce pays si proche qu'on ne le voit même pas.

Il y a des jours où je sens la nuit me froisser le regard et déployer les orgues de toutes ces choses à terre que personne ne ramasse, il y a des nuits où je sens le jour frissonner dans son antre et ramasser tout son ciel vers ce point de friction qu'est mon nombril asséché, il y a des jours et des nuits où je ne sens rien d'autre que toi aux paupières si ouvertes que l'on ne voit rien d'autre que nos âmes érigées dans une maison sans toit aux fenêtres ouvertes, il y a des jours et des nuits où il n'y a que ta peau pour contenir mon corps.

J'avais décidé de vous parler de tout, des êtres, des choses, des placards et du vent, de tout ce qui fait que l'on fait des enfants, juste vous parler de la totalité du monde, et des monstres cachés sous les lits des enfants, de tout ce qui fait que l'on devient parent ce jour où les nôtres s'en vont tout à fait, j'avais décidé de vous parler de tout ça, du mouvement de la terre, des fleuves et des bras, des montres cachées sous le lit des parents, rien que pour vous dire qu'on en a plein la bouche de ces mots si simples que l'on dit en s'aimant de jour et de nuit rien que pour donner les pleins pouvoirs aux sens, pour se déshabiller de nos pensées réflexives, pour oublier un temps nos savoirs, nos cultures, j'avais décidé de vous parlé de tout, de tout ce qui navigue entre moi et vos yeux, juste pour vous dire que quand nos langues s'emmêlent il n'y a plus rien qui ne compte à mes yeux.

Vers le mouvement, tu perdras l'inconscience de devenir quelqu'un, tu n'auras que mille chemins pour disperser tes êtres dans tous les sens du vent, tu sèmeras la discorde parmi tes peuples endormis, ils soulèveront leur masse pour te dicter la révolte, vers le mouvement vous prendrez racines, vos ressentis à la gorge vous tracerez votre géographie, et vous reviendrez ensemble vers ce point ductile, le déhiscent délicieux d'où coule toute vie, le centre d'émergence vers le mouvement, vers le mouvement le monde entier arrive dans ce lieu sans géographie où tu couleras la conscience de devenir tout le monde, cet endroit singulier où se forment tes sens, là, juste entre le ciel et la terre et tout ça, exactement dans ce pays que l'on appelle « ressenti ».

Il n'y a plus de noir, il n'y a que la lumière pour assouvir ma soif, il n'y a plus de droites, il n'y a que des courbes pour conduire mes mains, il n'y a plus de paupières, il n'y a que persiennes pour assouvir mon noir, je les tire quand je veux, personne ne me dira plus quand je dois les tomber pour assouvir ses peines mais je serai ouvert comme un rafraichissant éventail, il n'y a que le clair pour me servir de chemin, il n'y a plus rien à faire pour me sombrer dans le sombre, car si je te vois, c'est que la lumière t'enrobe, et la poésie c'est assembler, assembler tes ramures éclairées, la poésie c'est TE reconstituer, et puis la poésie c'est surtout... surtout... la restitution, l'essence de l'acte poétique est là:

Je TE restitue.

Nous ne sommes que lumière.

Tu as passé entre moi... en battant tes ailes dans mon nébuleux, tu as choisi ma posture... tu m'as laissé le loisir de ne plus choisir... le brouillard et les murs, tu m'as conduit à tout prendre... j'aperçois maintenant la moindre lumière qui luit dans tes ombres... et quand le jour éclate et que tu disparais, dans le nébuleux de tes ailes je bats ma posture pour apprendre à vivre... sous le soleil aveuglant, j'entends encore tes pennes déployées... et même cette fanfare du diurne ne me fera oublier que tu reviens chaque soir juste passer entre moi pour m'apprendre à te vivre...

Déraciner ces baisers ancrés sur tes lèvres et en planter un tout neuf pour que ça dure, mordre tes tympanes de mots si surprenants qu'ils épuisent ta fatigue pour que ça dure vraiment, démembrer chacun de tes rêves et trouver la place que tu m'y accordes pour que ça dure vraiment beaucoup, ne plus savoir où te perdre et te trouver tout le temps partout même les murs défoncés et les portes grandes ouvertes pour que ça dure vraiment beaucoup dans les courants d'air, ne pas oublier d'éteindre le feu au baisser des paupières afin d'en aviver un chaque matin avec nos étincelles pour que ça dure vraiment beaucoup dans les courants d'air la braise, ne plus penser en toi mais penser en nous pour que ça dure vraiment beaucoup dans les courants d'air la braise quand nous nous parcourons.

Nuit vibration à corps transe, sentir la viscosité de mon cerveau, le relief de chacun de mes nerfs et de ce qui tranche avec le jour, sentir le sommeil des autres et veiller sur leurs peaux jusqu'à ce que vie s'ensuive, entrevoir le jour plutôt que d'en être aveuglé, nuit vibration, accepter l'éveil renouvelé à chaque instant, refouler ce sommeil imposé par le jour, corps transe, recevoir le sursaut d'un muscle juste au coin d'une paupière, profiter des largesses d'une lumière artificielle qui obéit au doigt et à l'œil, nuit vibration, suspendre le temps comme un linge humide et souffler dessus pour aérer ses fibres, ne plus rien savoir, ne faire que sentir, ne marcher qu'avec les doigts, tout habillé de calme et de silence ne plus tenir par un fil mais par mille cordes qui vibrent au moindre souffle de la pensée, nuit vibration, l'accord tranche avec les bémols de la journée, les dièses brillent au plafond, le possible est à portée de dents, le rêve s'invite dans chaque mot frappé, les jambes se désencombrent de tout un attirail de vélocité, les bras deviennent les membres porteurs de tout un corps voué à la transe d'une nuit vibration.

Au large, l'ombre lie mes vœux mes vagues à mes rêves d'oreilles collées au mur, rien qu'un murmure, entendre descendre par la cheminée un bout de moi par la voix d'un autre comme une offrande à réchauffer mes charnières, collé à la cheminée collée au mur mon tympan tapis s'acharne sur la houle décoiffant ce vide que bientôt peut-être une langue viendra laper, ne pas décoller encore attendre que ça perce quelque part un jet de mots à mon adresse, ramasser bras et jambes vers l'oreille, tout coller vers le concentré, s'en remettre au mur qui saura confier tout ce qui parle dans les racines de l'ombre, et un seul mouvement, le respirer, pour que ça tienne le coup le tout collé sur le mur, ça viendra le son, au moment voulu ça giclera vers le tympan les bras les jambes et tout le collé, il y a toujours quelqu'un prêt à parler derrière un mur, ça viendra la confidence le ragot le cri, on a toujours un bout de soi caché dans la glotte d'un autre.

Mains en l'air, à bout de bras le gouffre, tu ne touches pas ciel, tout étiré vers le haut ton corps apprend l'air, tes pieds seuls adhèrent, quelques centimètres, à peine de quoi tenir face aux vents, et pourtant tes envergures se déploient sur la terre entière depuis que tu dances pour t'enraciner, nez en l'air, à bout de crâne le gouffre, tes regards suspendus aux lunes étirées, attiré par l'infini jusqu'à le calculer, tu ne touches pas ciel, et pourtant tes corps suspendus en orbite se déplient dans le ciel tout entier depuis que tu dances pour te dépayser, l'œil en l'air, à bout de paupière le gouffre, cette paupière que tu inventas pour vivre ta nuit même en pleine lumière, tes rêves pendus aux lèvres des arbres qui te racontent le sol, quelques racines, à peine de quoi faire face aux temps, et pourtant ces frontières, dans ton crâne, depuis que tu dances pour te soulever.

Tout habillé de doigts, marcher jusqu'au bout du crâne, dire cette promesse que l'horizon ne tiendra jamais, l'idée d'un pas vers lui suffit à te faire écrire, à cloche-langue sans peine, sonner juste, juste pour sonner dans le bruisser d'une aube qui te rêve debout...

Tu te déshabilles de tes rêves pour les accrocher au porte-mentir, cet espace infini où tu fais vivre toutes tes utopies, et leur jeunesse t'étonne à chaque emprise avec cette page car les mots qui te vibrent ne prennent jamais le même chemin...

Et pour une fois, chaque jour, tu dois tenir tout à fait parole par le bout du centre sculpté par ton être quand il te dit « mes paupières lèvent le jour pour que tu puisses l'habiter »...

Alors tu colles ta langue aux murs et tu déploies tes orgues car de l'autre côté sourd l'intime...

